146. Val-Richer, Lundi 1er octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Décès, Diplomatie, Protestantisme, Religion, Réseau social et politique, Santé (Elisabeth-Sophie Bonicel)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-10-01
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitMadame de Broglie est morte samedi matin.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°181/210

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 427, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/157-161

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1554

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°146 Lundi 1 Octobre- 6 heures et demie

Mad. de Broglie est morte samedi matin. Mardi matin son mari a réuni, selon l'usage, dans la bibliothèque, toute la famille, maîtres et gens, s'est assis dans le fauteuil de sa femme, a ouvert l'évangile à la page où on était resté quand elle était là, et a fait à sa place, comme elle, la lecture et la prière. Il en fait autant tous les jours. Le culte domestique était l'habitude de le maison. Personne n'est protestant dans le village dans le pays. Mad. de Broglie, avait découvert à grand peine deux ou trois suisses ou allemands qu'elle faisait venir au château. Le curé du lieu, prêtre exact et respectable est d'un esprit court, étroit et fanatique. Il surveillait avec inquiétude Mad. de Broglie, et ne doutait pas qu'au fond, elle ne travaillât à rendre tout le pays protestant. Jamais un Ministre, un sermon, une prière de couleur protestante n'est sortie de l'intérieur du château. Tout s'y renfermait. Un prêtre protestant venu de Paris, parlant et priant au milieu de cette population toute catholique, dans ce cimetière catholiquement béni à deux pas de la petite enceinte réservée, en droit cela se pouvait; en fait cela se fût passé très paisiblement ; la population eût écouté avec approbation et respect, mais pour les dévots du lieu, pour le clergé, le trouble eût été grand. Je ne sais ce qu'ils auraient dit. On n'a pas pensé à tout cela, pas du tout. Mais on a agi sous l'influence de ces faits là. On s'est conduit selon les habitudes. La religion s'est renfermée dans la maison. On a prié, en famille, auprès du lit de mort; on a prié pour elle comme elle eût prié elle-même, comme si elle eût pu entendre. Je suis persuadée que l'idée n'est pas venue de faire autrement. Elle m'est venue à moi, et je vous l'ai dit. Mais je me suis expliqué qu'elle ne fût pas venue aux autres, et je vous l'explique comme à moi-même. Soyez sûre que c'est la vérité, et que le duc a le cœur parfaitement tranquille, qu'il croit sa femme bien et dûment reçue au sein de Dieu qu'il n'a pas cessé un instant d'être en rapport pieux avec elle. Il n'est pas léger du tout, ni d'esprit, ni de cœur.
Je ne veux pas que vous soyez blessée. Je veux que vous compreniez ce qui mérite d'être compris de vous. Mais je vous aime de votre impression, de votre colère, de votre franchise. Restez comme vous êtes et dites-moi toujours tout. Même vos intrigues politiques, quand vous en ferez. Je serais très choqué que vous en fissiez sans moi. Je vous dirai les deux ou trois petites choses qui, peut-être ont pu donner prétexte à ces ridicules commérages. A force de regarder où il n'y a rien, on finit par découvrir je ne sais qu'elle ombre qu'avec beaucoup de bonne volonté quelque passant curieux, léger, malveillant, bête, a pu transformer en un corps. Je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus.
Je parie que le redoublement d'humeur contre l'Empereur vient de Munich. Il y est resté longtemps. Les grandes Duchesses aînées sont venues à Weymar, de là à Berlin. Le Prince Royal de Bavière y va. Il y aura là une entrevue, puis un mariage. Celui qu'on recherchait d'ici est manqué. L'Empereur aura dit et fait, à ce sujet, beaucoup de choses désagréables, offensantes. Voilà, ma conjecture. Je n'ai jamais cru que les grandes Duchesses fussent sérieusement laissées à Pétersbourg. On n'a pas voulu qu'elles vinssent, du premier saut chercher elles-mêmes des maris. On a ménagé les convenances. Mais on a cherché, les maris pour elles. Et puis elles sont venues. Et puis, et puis… Je suis fâché de deux choses ; que notre mariage soit manqué, s'il l'est et qu'il vous vienne de là quelque ennui. Mais j'espère que ce ne

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1554

sera rien.

9 h. 1/2.
Ma mère est bien depuis deux jours. Elle m’appelle pour aller voir je ne sais quoi dans le jardin. Je sors avec elle autant que cela lui plait, Adieu. Adieu. Les Débats que je viens d’ouvrir ne guériront pas le chagrin de M. de Pahlen. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 146. Val-Richer, Lundi 1er octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-01.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1554

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 1er octobre 1838
Heure6 heures et demie
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024